

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



**Daniel Sylvestre**  
**Illustrateur**

Monique Poulin

---

Volume 8, Number 2, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12908ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Poulin, M. (1985). Daniel Sylvestre : illustrateur. *Lurelu*, 8(2), 29–31.



par Monique Poulin

## DANIEL SYLVESTRE illustrateur

**D**aniel Sylvestre, on s'en souvient, épata les enfants membres du jury lors du concours d'illustrations de Communication-Jeunesse, au printemps 1982. Et depuis, c'est gagné. Son *Voyaginaires* de chez Ovale a séduit le public; *Zunik*, illustré sur un texte de Bertrand Gauthier, remporta, au printemps dernier, le prix de littérature de jeunesse Québec-Wallonie-Bruxelles; et les enfants dévorent *Léonce et l'autocar*, paru chez Graficor.

Montréalais d'origine, Daniel Sylvestre a vu le jour le 29 novembre 1952. Il se souvient, petit, d'avoir été amené chez des artistes peintres, amis de ses parents. «C'était fort impressionnant, dira-t-il, j'ai même suivi des cours de peinture.»

— Tu as donc grandi dans un milieu artistique?

— Non, pas vraiment. Ma mère pratiquait le journalisme, et mon père travaillait pour la télévision. On ne peut considérer ma famille comme un milieu de création picturale; c'était plutôt un milieu culturel.

— Dans ton enfance, rêvais-tu d'exercer ce métier, de dessiner quand tu serais grand?

— Je me disais: «Je vais être un artiste, un peintre.» Je ne savais pas que le métier d'illustrateur existait. J'aimais les montres et aussi les cartes, parce qu'elles étaient dessinées. J'aimais tout dessin quel qu'il soit, du «comic» de la boîte de céréales à la reproduction d'un livre de mes parents. À l'école, parce que je savais dessiner, j'avais un succès rapide, j'attirais un auditoire. Mais je ne savais pas que je vivrais de ce métier.

— Alors, d'où te vient le choix de ton métier? Aurais-tu subi une influence quelconque au cours de ton enfance?

— Non, je ne crois pas que mon milieu familial ait eu une influence sur le choix de ma carrière. Mais tiens, si l'on veut une image, ce serait peut-être celle des décorations de gâteaux, de pâtisseries. Chez moi, mon grand-père raffolait décorer les gâteaux. Il s'y prenait minutieusement, avec un soin extrême. Si l'on tient vraiment à chercher une influence quelque part, on la trouvera chez mon grand-père.

— Quel cheminement as-tu parcouru pour arriver à ce métier?

— J'ai d'abord fréquenté le cégep du Vieux-Montréal pendant trois sessions,

sans jamais y revenir. Je suis allé étudier à Paris et à Strasbourg pendant deux ans et demi; je m'y suis inscrit à des ateliers préparatoires, aux Arts Déco, à une école d'arts graphiques. De retour à Montréal, j'ai tout de suite travaillé pour la presse libre, les journaux étudiants notamment. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais cessé d'illustrer. Puis j'ai travaillé un an à l'ONF à des films d'animation.

— Tu es donc allé chercher ta formation à Paris.

— Mon séjour en Europe m'a permis de travailler beaucoup. J'ai pu y mesurer tout le travail que comporte ce métier. Là-bas, il fallait travailler, travailler tout le temps dans de drôles de conditions. En ce sens, ce fut un très bon entraînement: sévère, exigeant. J'y trouvais un aspect très académique, mais j'y ai découvert le sens du beau travail. C'est en Europe que j'ai vraiment apprécié le dessin dans toute sa dimension, ce que je n'ai jamais réussi à faire au cégep. Ici, on ne savait pas comment s'enligner; là-bas, dessiner apparaissait comme un métier.

— Comment a débuté ton aventure dans le livre pour enfants?

— Bertrand Gauthier, impressionné par une illustration parue dans *Perspective*, m'a confié son texte *Un jour d'été à Fleurdepeau*, publié par la suite à La courte échelle.

— Comment sont tes rapports de travail avec un auteur?

— Bertrand Gauthier est le seul auteur avec qui j'ai l'impression d'avoir de très bonnes relations de travail. C'est qu'on fonctionne un peu de la même façon, lui et moi. Il me présente plusieurs versions, on en discute. J'exécute aussi plusieurs esquisses. On se met d'accord sur tout. On s'entend bien. Bertrand, lui, me voit dans le style bande dessinée. J'étais d'accord pour illustrer ses textes dans ce style. J'aime l'esprit de Bertrand, ses personnages.

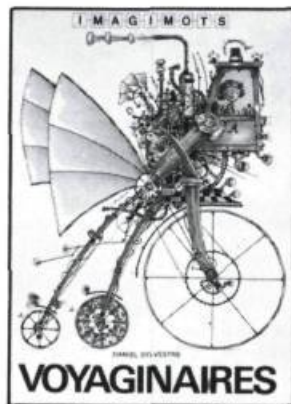
Dans le cas des livrets de lecture, je soumetts simplement des esquisses qui sont acceptées ou non. Aucune discussion avec l'auteur.

Chez Héritage, la collaboration avec l'auteur n'existe pas, puisque j'ai illustré des romans, non des albums. Mes illustrations venaient grossir le texte en quelque sorte. Tant mieux si l'auteure les aimait.

Mais parfois on se donne plus de soucis à travailler avec l'auteur. Il risque de nous demander de changer des éléments. Un auteur peut bien donner son avis, mais comme l'illustrateur n'a aucun droit de regard sur le texte, je ne vois pas de quel droit l'auteur interviendrait dans la façon d'illustrer. Il s'agit de deux métiers différents, et l'illustrateur a aussi sa part de responsabilité dans un livre pour enfants. Les avis sont sûrement très partagés dans le milieu, tant sur les illustrations que sur les textes.

— Conçois-tu l'illustration pour enfants et l'illustration pour adultes de la même façon?

— Il est certain qu'illustrer pour les enfants ce n'est pas comme illustrer une étiquette de vin ou un magazine pour adultes. Quand j'illustre, je conçois le rapport avec l'enfant de la même façon que dans la vie courante. On n'a pas, par exemple, les mêmes conversations avec les enfants et avec les adultes. Avec ces derniers, on peut tenir des conversations plus «heavy», remplies



d'un humour bien particulier. Il en va de même pour l'illustration. Le dessin, c'est un discours, une écriture. Si l'on dit «personnage», l'illustrateur le dessine, le décrit, le place dans une situation, un environnement particulier. C'est ça pour moi le dessin: un discours, une écriture, un vocabulaire.

En tant qu'illustrateur, j'ai une grande responsabilité à produire des images pour enfants. Je pense notamment aux diaporamas auxquels j'ai travaillé pour le ministère de l'Éducation et qui sont distribués dans les écoles. C'est fou le nombre d'enfants qui verront ces images. Elle est toujours présente en moi cette idée que les enfants voient mes images. Des illustrations, ils en voient à longueur de journée; ils subissent quasiment l'image. L'oeil se forme en regardant toutes sortes d'images. Mes illustrations contribuent à cette formation.

Faire du matériel pédagogique implique une plus grande responsabilité, car le produit fini arrive directement à l'enfant. Les livres pour enfants, eux, passent par l'intermédiaire des adultes puisque ce sont eux qui les achètent.

Il est important que l'illustrateur cultive son propre rapport à ce genre d'expression, qu'il se souvienne que le

monde des enfants accorde plus de place à la poésie et à l'imaginaire. Que ce monde suppose, en fait, tous les clichés, car l'archétype finalement, ce sont les légendes, les contes de fées, les petits objets fabuleux, l'aspect magique, quoi. Il existe aussi la façon aseptisée de fabriquer des livres, c'est-à-dire le côté uniquement pédagogique.

— **Tu parles de magie. Par quel procédé la fais-tu apparaître dans tes illustrations?**

— Par les détails, l'arrangement de l'image, le choix des couleurs. Dans *Zunik*, j'incorpore toutes sortes de petits objets un peu animés, des jouets, des personnages suspendus aux antennes de télévision... Le rêve de Zunik comporte toute une part de magie illustrée. C'est amusant de faire des livres pour enfants, très amusant. Ce qui est beau, c'est que les enfants sont en train d'apprendre et de connaître des choses.

— **Avec Bertrand Gauthier, tu viens de gagner le prix de littérature de jeunesse Québec-Wallonie-Bruxelles. Quelle a été ta réaction en apprenant la nouvelle?**

— Wow! Je ne le croyais pas. Sur le coup je me suis dit: «Je ne dois pas

être si mauvais que ça.» Je ne connaissais même pas ce prix. C'est une très belle surprise, très plaisante. Mais il se rattache toujours un petit côté artificiel à ce genre d'événement, lequel ne change pas nécessairement ma perception.

— **Pourquoi le jury a-t-il choisi *Zunik*?**

— À cause de la modernité du sujet, du thème traité. *Zunik* se démarque aussi par sa non-marginalité, car il aurait pu contenir un aspect pamphlétaire. L'amalgame des deux, le texte et le côté nonchalant et déluré des illustrations, a retenu l'attention du jury.

— **Rêves-tu d'illustrer un genre particulier pour les enfants?**

— Il me plairait bien de travailler à des décors de théâtre et de me remettre à des films d'animation. Dans ce genre d'expression, je sens une plus grande ampleur, une plus grande magie que dans le livre. J'aimerais aller le plus loin possible dans l'abstraction, exécuter un produit à la fois extravagant et comique. Mais il y a la contrainte du métier, celle de toujours tout ramasser pour que les gens comprennent.

— **Qu'entends-tu par «tout ramasser»?**

— Le fait de savoir dessiner, de savoir composer les images et de les agencer, voilà le travail de l'illustrateur finalement. Faire un discours, ramasser des images pour communiquer, tenir un propos.

— **C'est quoi le plus difficile quand tu illustres?**

— Tout ramasser justement. C'est un travail stimulant et bêta tout à la fois, où l'on risque de tout gâcher. Au niveau de l'exécution, je trouve de beaux plaisirs, notamment celui d'appliquer la couleur. J'aime quand tout est en chantier, sur le point d'être prêt, mais que le changement est encore possible. J'aime bien l'étape du griffonnage.

— **Vois-tu une évolution dans tes dessins?**

— Oui. Je m'améliore.

— **Dans quel sens?**

— J'essaie d'être moins maniéré, d'utiliser des couleurs plus frappantes, un discours plus clair. *Un jour d'été à Fleurdepeau* m'apparaît trop rempli à certains endroits, tout est un peu minuscule; *Zunik* présente plus de dynamisme. Je cherche toujours un style qui soit bien défini et rapide.

— **L'image joue un rôle important. Elle peut être un véritable déclencheur chez l'enfant tant par les thèmes véhiculés que par l'aspect pictural. Essaies-tu de**



photo: Luc Jardon

## transmettre un message à l'enfant par ton image?

— Je prête une grande attention à mon travail et je me sens concerné, mais je ne me pose pas de questions en termes de message à passer à l'enfant. Je ne m'en fais pas le centre théorique. D'ailleurs la critique picturale n'existe pas en ce qui concerne l'illustration. Elle dit n'importe quoi: «c'est mièvre», «c'est un peu pâlot», «ce n'est peut-être pas vraiment approprié». Ou alors: «délicieuses illustrations», «vivantes»... Il n'y a pas de place pour les déclarations fracassantes.

Daniel Sylvestre aime que son illustration soit en accord avec lui-même. Soucieux de l'impact que peut avoir l'image sur l'enfant, il met un grand soin à figoler ses illustrations. Peut-être comme son grand-père pour les décorations de gâteaux.

Des projets dans le domaine, il n'en veut pas à la tonne. Il prend son temps pour y mettre tout son talent. Il avoue cependant qu'il adorerait exécuter une affiche pour enfants. Pour l'instant, un ami lui a soumis un texte qui l'enchantait. Serait-ce sa prochaine production? À moins que Zunik ne prenne les devants, car ce personnage, Daniel l'annonce à *Lurelu*, reviendra dans une nouvelle aventure.

## Bibliographie

### Matériel pédagogique

Ces trois dernières années, Daniel Sylvestre a mis la majeure partie de son temps à la création d'une vingtaine de diaporamas, dont un volet porte sur l'apprentissage de la langue seconde et l'autre sur l'histoire du Québec. Ministère de l'Éducation, Direction générale des moyens d'enseignement.

### Livret de lecture

• *Léonce et l'autocar*. Texte de Malou. Éditions Graficor, collection Sauterelle, 1983, 16 p.

### Albums

• *Un jour d'été à Fleurdepeau*. Texte de Bertrand Gauthier. Éditions La courte échelle, 1981.

• *Zunik*. Texte de Bertrand Gauthier. Éditions La courte échelle, 1984. (Prix Québec-Wallonie-Bruxelles, 1984).

• *Voyaginaires*. Texte et illustrations de Daniel Sylvestre. Éditions Ovale, collection Imagimots, 1984.

### Romans

• *Tobi et le gardien du lac*. Texte de Carole Champagne. Éditions Héritage, collection Pour lire avec toi, 1984, 127 p.

• *Concerto pour violon et cigales*. Texte de Francine Mathieu. Éditions Héritage, collection Pour lire avec toi, 1984.



**A** vrai dire, *Lurelu* ne reçoit pas beaucoup de courrier. Quelques mots de félicitations et d'encouragement surtout, de temps à autre. Et des factures aussi bien sûr! Mais si vous vous donnez la peine de nous écrire, de nous faire part de vos suggestions, de vos commentaires concernant les dossiers, les articles ou les critiques de livres (en réponse à une critique trop cruelle ou trop élogieuse), c'est avec plaisir que nous publierons votre lettre et que nous y répondrons.

En attendant la vôtre, voici la lettre de Suzanne Martel en réaction au dossier de Sylvie Vincent (notre dernier numéro) concernant les Amérindiens et la réponse de Sylvie Vincent.

Je viens de lire le numéro printemps/été 1985 dont le dossier portait sur l'image des Amérindiens dans huit romans pour la jeunesse.

De nouveau, je suis surprise du manque de respect des critiques actuels du Québec pour les auteurs d'ici. Ne croyez pas que j'écrive avec amertume. Ce qui me choque, c'est le ton descendant de ce travail fouillé qui cherche à prouver, à travers des citations, le parti pris des écrivains pour la jeunesse lorsqu'ils osent s'attaquer à un sujet sacré: les Amérindiens.

Cette attitude supérieure (en l'occurrence pour la cause des Indiens, souvent sur d'autres sujets) est typique de la critique québécoise. Lisez les critiques du *Time*, de la *Gazette* et de bien d'autres revues anglaises, et vous ne retrouverez jamais ce mépris total des écrivains, ces jugements sans nuances, ce dénigrement systématique.

Il est dommage qu'une revue aussi connue que la vôtre ne cherche pas un ton plus positif. On peut très bien ne pas aimer un livre, ne pas être de l'opinion d'un auteur, sans le déclarer avec autant de fatuité. (Réginald Martel de *La Presse* est un as de cet art facile: la critique par le ridicule subtil.)

Madame Vincent, (et d'autres qui écrivent au sujet des romans historiques) semble penser qu'un écrivain s'assoit à sa table et invente des récits basés sur de vagues notions du XVII<sup>e</sup> siècle, des Indiens, de l'atmosphère de cette époque.

C'est à nos sources qu'elle devrait s'en prendre. Aux écrits des Jésuites, de Marie de l'Incarnation, de Champlain, de Cartier, de Frontenac, d'Iberville, etc.

Ces gens décrivaient les Amérindiens comme ils les voyaient. Souvent avec paternalisme comme les Jésuites, mais souvent aussi d'après les rapports de témoins oculaires ayant longuement côtoyé les Iroquois et autres races, et les ayant même aimés.

De tous les extraits cités dans son article, Madame Vincent tire cette conclusion invraisemblable: «L'image des Amérindiens qui subsiste après lecture est trop cohérente pour ne pas être suspecte.»

Faudrait-il réécrire l'histoire pour lui plaire, à elle et à tous les «bleeding hearts» qui hurlent dès qu'on dit que les Iroquois étaient cruels envers leurs ennemis? L'histoire ne l'a-t-il pas prouvé?

Les qualités propres aux Amérindiens, inculquées dès leur enfance: courage, adresse, stoïcisme, adresse physique, sont encore aujourd'hui appréciées dans les tribus. J'ai interviewé assez de Mohawks, de Sioux, de Hopis contemporains pour le savoir.

Les rôles de l'homme guerrier et chasseur et de la femme au foyer ne sont pas des créations de notre cru. Même les légendes indiennes, ô scandale, les décrivent.

Il est assez difficile, étant donné le peu de renseignements probants, de réaliser le souhait ultime de Madame Vincent: «pénétrer dans le monde amérindien en laissant à la porte la culture occidentale». Je crains que les Amérindiens eux-mêmes ne puissent le faire faute de journaux ou de correspondances de leurs ancêtres du XVII<sup>e</sup> siècle.

S'ils l'entreprennent, et c'est à souhaiter, eux-mêmes devront se fier à la tradition orale, et alors ils nous donneront peut-être une image juste du méchant Blanc colonisateur et cruel. Alors personne ne parlera de racisme. Au contraire.

Allons *Lurelu*! Essayez d'échapper à la mode et donnez-nous des opinions objectives qui ne soient pas seulement «judgementales» comme disent nos sociologues. Soyez innovateurs! Osez faire quelques éloges, tempérez vos opinions, trouvez parfois quelque chose de bon, ailleurs que dans «M'as-tu-vu, m'as-tu lu?» et «Entrevues». Sinon, nous trouverons votre cohésion suspecte et nous penserons que vous brimez une minorité, celle des écrivains pour la jeunesse.

Au revoir

Suzanne Martel